

RECHERCHE

La grande désillusion

Les professeurs d'université broyés par la recherche de financement et le multitâche

17 septembre 2016 | Pauline Gravel | Science et technologie



Photo: iStock

Dans l'enquête menée par Brun, Biron, Martel et Ivers en 2003, 43 % des répondants avaient déclaré « vivre un niveau élevé de détresse psychologique ».

On les dit choyés d'exercer un métier passionnant dans des conditions rêvées. Pourtant, depuis une bonne dizaine d'années, les professeurs d'université sont de plus en plus nombreux à souffrir de troubles anxieux ou dépressifs. Les transformations de l'université selon le modèle entrepreneurial créent bien des désillusions et des crises d'identité. Voici les causes de ce malaise de plus en plus prégnant dans nos universités.

Après de longues et laborieuses années d'étude, ils ont choisi ce métier par passion et par soif d'aller au fond des choses. Ils sont motivés par l'espoir de faire avancer les connaissances et par cette noble mission de transmettre ces nouvelles connaissances. La plupart se savent privilégiés d'exercer cette carrière qui, en principe, devrait leur permettre de se consacrer au travail intellectuel et qui se caractérise par des conditions de travail fort intéressantes, telles que la sécurité d'emploi, des salaires fort honorables (bien qu'ils soient bien inférieurs à ceux du secteur privé dans les mêmes disciplines), l'autonomie professionnelle, la flexibilité des horaires, la possibilité de mener un travail créatif, pertinent et gratifiant.

Pourtant, différentes études ont montré que les professeurs d'université sont de plus en plus nombreux à souffrir de détresse psychologique. Dans l'enquête menée par Brun, Biron, Martel et Ivers en 2003, 43 % des répondants avaient déclaré « vivre un niveau élevé de détresse psychologique », comparativement à 20 % dans la population québécoise.

Plus récemment, en 2008, une enquête de la Fédération québécoise des professeurs et professeures d'université (FQPPU) a révélé que 31 % des répondants ont songé sérieusement à quitter leur emploi pour des motifs d'insatisfaction au travail et 26 % ont mentionné avoir vécu un problème de santé psychologique lié au travail ou à ses conditions.

Dans le cadre d'une enquête réalisée par des chercheurs de l'Université Saint Mary's, à Halifax, sur le stress professionnel parmi le personnel enseignant universitaire au Canada, 24 % des répondants ont avoué éprouver des troubles d'ordre psychologique typiquement associé au stress et 22 % d'entre eux ont même consulté un médecin ou eu recours à des médicaments.

Les causes

Répondant à une demande de l'Université Laval et du syndicat des professeurs, qui s'inquiétaient de la montée des taux d'absentéisme pour troubles d'ordre psychologique, qui avaient presque sextuplé de 2004 à 2012, Chantal Leclerc, professeur en psychosociologie des groupes, de 1993 à 2016, à l'Université Laval, et son collègue Bruno Bourassa, professeur à la même université, ont cherché à identifier les facteurs qui participaient à la détérioration de la santé psychologique des professeurs d'université. Pour ce faire, ils ont rencontré 145 professeurs ayant été victimes de souffrances psychologiques reliées à l'exercice de leur profession ou ayant été témoins de collègues qui l'ont été, répartis en 17 groupes. Ces professeurs, autant de femmes que d'hommes, provenaient de dix universités québécoises et travaillaient dans des disciplines aussi diverses que les sciences humaines, les sciences sociales, les sciences de la nature, les sciences de la santé, le génie ou les arts.

Dans le *Bulletin Savoirs*, de l'Acfas, publié en juin dernier, les deux chercheurs de l'Université Laval ont présenté les constatations qu'ils ont faites lors de ces rencontres de groupe.

Performer sur tous les fronts

Tous les professeurs ont souligné les difficultés qu'ils éprouvent à devoir performer sur plusieurs fronts à la fois : en recherche, en enseignement et en participation à divers comités départementaux, facultaires ou universitaires, soit les trois principales activités d'un professeur d'université.

Concilier ces multiples tâches est particulièrement éprouvant pour les professeurs en début de carrière, qui doivent faire leurs preuves avant d'obtenir leur permanence.

« *Les jeunes chercheurs doivent s'établir en recherche, monter de nouveaux cours [parfois ceux dont les collègues plus âgés veulent se départir et qui sont donnés à de grands groupes] et participer à de nombreux comités, alors qu'ils sont souvent parents de jeunes enfants* », fait remarquer Mme Leclerc.
« *Plusieurs se plaignent de manquer de temps pour produire un travail à la hauteur de leurs attentes, ce qui est une source de frustration* », ajoute M. Bourassa.

Survalorisation de la recherche

Les deux chercheurs de l'Université Laval ont également observé que la recherche est « *survalorisée par rapport à l'enseignement et aux autres dimensions du travail professoral. Elle est même considérée comme la clé de voûte de la réussite et de l'avancement dans la carrière et, dans certaines universités, comme une condition d'obtention de la permanence.* »

Or « *l'hypersollicitation et la précipitation sont incompatibles avec la disponibilité intellectuelle et psychique exigée pour la recherche. Difficile de faire mûrir sa pensée ou d'avoir la qualité de concentration requise pour mener à terme certains projets quand ses énergies mentales se dispersent entre cours à préparer, rencontres à organiser, manuscrits à commenter, messages à retourner, etc.* », relatent les deux professeurs.

Concentration du financement

De plus, la recherche de financement devient de plus en plus ardue pour les professeurs, même très compétents, en raison de l'augmentation du nombre de professeurs chercheurs dans les universités canadiennes qui sollicitent un financement auprès des organismes subventionnaires, et aussi en raison de la « *concentration des fonds de recherche dans une élite de chercheurs qui reçoivent une part de plus en grande du financement disponible* », met en lumière Vincent Larivière, professeur à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal, dans le *Bulletin Savoirs*, de l'Acfas.

Selon l'analyse qu'il a faite des données des trois conseils subventionnaires fédéraux, 10 % des chercheurs canadiens qui déposent une demande de fonds au Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) monopolisent 57 % des fonds attribués par cet organisme ; 10 % des chercheurs qui présentent une demande aux Instituts de recherche en santé du Canada (IRSC) accaparent 50 % des fonds offerts ; et 10 % des postulants au Conseil de recherches en sciences de la nature et génie (CRSNG) ramassent 57 % du financement accordé.

En attribuant ainsi des subventions plus généreuses à un nombre plus restreint de chercheurs, on prive les autres, dont plusieurs sont pourtant fort compétents, des ressources dont ils auraient besoin pour poursuivre leurs travaux, font remarquer Mme Leclerc et M. Bourassa.

« *Ce choix idéologique a eu pour conséquence de faire chuter les taux de succès des demandes de subventions aux trois conseils* », fait remarquer Yves Gingras, sociologue des sciences à l'UQAM. En effet, alors que le CRSH accordait le financement demandé à 37 % des requérants en 2011-2012, il ne répondait positivement qu'à 27 % des demandes en 2012-2013.

Pile ou face

« *Quand les évaluateurs doivent éliminer un grand nombre de dossiers, il n'y a plus vraiment de différence entre un excellent projet et un très bon. On en vient presque à tirer à pile ou face* », lance Mme Leclerc, tout en précisant que de telles décisions sont susceptibles d'ébranler la santé psychologique des chercheurs, qui ont l'impression de ne « *plus avoir de contrôle sur leur destinée professionnelle* » et que « *les comités d'évaluation ont droit de vie et de mort professionnelle* ».

Ce choix de concentrer les fonds sur une élite de chercheurs découle de « *l'idéologie de l'excellence*, rappelle Yves Gingras. *On dit qu'on vise l'excellence et que, pour atteindre l'excellence, il faut concentrer les fonds sur les soi-disant meilleurs. C'est une idée abstraite qui n'a jamais été prouvée. Au contraire, il est démontré empiriquement et logiquement que si, au lieu d'accorder une chaire d'excellence en recherche du Canada d'une valeur de 10 millions à une seule personne, on créait 10 chaires de un million qu'on attribuait à 10 chercheurs distincts explorant chacun une hypothèse différente, il y aurait plus de chances qu'on trouve une solution au cancer du sein, par exemple. La diversité est bien meilleure que la concentration en recherche, et ce, autant sur le plan de l'efficacité que des probabilités de réussite. Le vieil adage "on ne met pas tous ses oeufs dans le même panier" vaut aussi pour la science.* »

Vincent Larivière a justement montré que les chercheurs qui accaparent les plus grandes parts du financement public ne sont pas plus productifs que les moins bien nantis, bien au contraire. Le nombre d'articles qu'ils publient — qui est un indicateur de leur activité de recherche — plafonne, voire baisse proportionnellement à celui des chercheurs qui reçoivent moins de financement.

Yves Gingras et Chantal Leclerc déplorent le fait que les universités jugent trop souvent les professeurs selon leur capacité à obtenir du financement, plutôt que selon leur production savante. « *Il est complètement absurde d'évaluer des chercheurs selon les subventions qu'ils ont reçues, d'autant plus que le taux de succès des demandes est très bas, car certains chercheurs dirigent des étudiants et publient des articles intéressants avec très peu de subventions* », affirme Yves Gingras, avant d'ajouter que, « *si les universités valorisent tant les chercheurs qui décrochent de grosses bourses, c'est parce que ces bourses leur permettent de recevoir du gouvernement de 15 à 20 % du montant en frais indirects, qui servent en principe à payer l'électricité, l'entretien des animaleries, etc.* ».

«Publish or perish» encore et toujours

Le mode d'évaluation de la recherche peut aussi s'avérer anxiogène pour maints chercheurs, voire conduire à une perversion des méthodes de travail, soulignent les chercheurs. Pour obtenir des subventions de recherche, les professeurs sont évalués selon leur productivité : soit le nombre de subventions qu'ils ont reçues, le nombre d'étudiants qu'ils supervisent et qui ont gradué, le nombre d'articles qu'ils ont publiés, la réputation des revues dans lesquelles ces articles ont été publiés. « *C'est une véritable quantofrénie* » qui s'avère parfois inéquitable et qui peut conduire à certaines dérives, croit Mme Leclerc.

« *À cause de la pression de l'évaluation, il y a une tendance à privilégier la publication d'articles au détriment de livres, qui, dans certaines disciplines, sont pourtant beaucoup plus importants et nécessaires. De plus, cette pression pour publier toujours plus a entraîné une augmentation du nombre des cas de falsification et de fabrication de données, ainsi que des rétractations dans les revues scientifiques* », indique M. Gingras.

« *Plusieurs professeurs produiront un article avant d'être vraiment prêts à publier ou délaisseront des travaux qui exigeraient un investissement trop considérable en temps* », ajoute Mme Leclerc, avant de souligner que certaines disciplines, comme les mathématiques théoriques, où un article par année représente déjà une contribution énorme, sont désavantagées dans cette course à la publication. De plus, « *les chercheurs qui bénéficient d'une chaire de recherche du Canada ont, quant à eux, un avantage, puisque leur chaire les dégage de l'enseignement pour faire plus de recherche, et donc plus de publications.* »

Qui plus est, « *ce mode d'organisation entraîne une compétition qui dénature les rapports entre collègues et qui génère du stress inutile* », poursuit-elle.

« *Lorsque la confiance dans l'institution est ébranlée, le cynisme, signe avant-coureur de l'épuisement professionnel, risque de s'installer. Coincés entre leur sens moral et les pressions pour devenir plus stratégique, des professeurs se retrouvent placés devant de véritables dilemmes, qui peuvent aboutir à une certaine souffrance éthique, voire à une dégradation de l'estime de soi* », écrivent Mme Leclerc et Bruno Bourassa.

L'augmentation de la charge d'enseignement

Autre facteur aggravant : les coupes dans le financement des universités se sont traduites concrètement par une augmentation de la charge d'enseignement assumée par les professeurs, dont une partie était assurée par des chargés de cours. « *Des professeurs de moins en moins nombreux doivent donner plus de cours à un plus grand nombre d'étudiants par classe et avec un soutien diminué* », alors qu'ils sont par ailleurs « *accaparés par la direction et l'évaluation de mémoires de maîtrise et de thèses de doctorat, qu'ils doivent assumer des fonctions de direction (de département, module, équipe, etc.) et participer au travail de plusieurs comités* », précise Mme Leclerc.

Non seulement la qualité de la formation universitaire écope de cette situation, mais les professeurs voient se rétrécir le temps qu'ils peuvent consacrer à la recherche.

Solutions

Un meilleur financement des universités controbuerait bien sûr à atténuer les travers du système. Aussi, la FQPPU a récemment proposé d'octroyer une subvention de base de 10 000 \$ par année à tous les professeurs. « *Toutes les bonnes universités accordent un fonds de roulement à leurs chercheurs. Ce devrait être la norme ! En sciences humaines, par exemple, on peut faire beaucoup de chemin avec 5000 \$* », affirme Yves Gingras.

« *Chose certaine, la situation actuelle n'incite pas les bons doctorants à se lancer dans une carrière de professeur d'université. Et ceux qui tentent l'expérience vivent de grandes désillusions, fait savoir Chantal Leclerc. Si les professeurs d'université ne peuvent plus se donner le temps de penser, de réfléchir, de fouiller leur sujet en profondeur, qui le fera ?* »